



Dans un décor presque nu dépourvu de tout réalisme réducteur et aux éclairages révélateurs le metteur en scène Charles Tordjman propose un théâtre longuement discursif et textuel. Photos: Bohumil Kostohryz

Mensonges et vérités

«Vêtir ceux qui sont nus» de Luigi Pirandello – vertigineux, mais réussi

Par Stéphane Gilbart

Au Théâtre des Capucins, avec «Vêtir ceux qui sont nus», Charles Tordjman et une solide équipe de comédiens entraînent les spectateurs dans les méandres des textes d'un Pirandello toujours en quête d'une vérité sans doute impossible à saisir. C'est vertigineux. C'est réussi.

Le personnage-pivot: Ersilia Drei. L'enfant dont elle avait la garde est mort accidentellement. Elle est renvoyée. Son fiancé la quitte. Elle tente de se suicider. Un journaliste s'empare de son histoire. Un romancier la recueille, heureux sans doute de ce «sujet de roman à domicile». Sa logeuse s'en mêle. Le père de l'enfant, un consul, surgit. Tels sont les faits, tels sont les protagonistes du drame, de la tragédie.

Mais, pour reprendre le titre d'une autre pièce de Pirandello: «A chacun sa vérité». A chacun ses mensonges plutôt. Le spectateur-témoin découvre peu à peu les liens qui unissent les personnages et qui justifient leurs réactions successives, contradictoires même, leurs lectures multipliées des événements. Chaque nouvelle séquence vient remettre en question les conclusions qu'avait engendrées la précédente.

Toute l'œuvre de Pirandello s'articule autour de ces questions impossibles à résoudre de la vérité et de l'identité. Qui suis-je? Celui que je crois être? Celui que

les autres croient que je suis. Celui que j'étais hier, que je suis aujourd'hui, que je serai demain, que je suis ici, que je suis là-bas? Celui que je crois que les autres veulent que je sois? Où est la vérité dans le miroir fracturé de nos perceptions, de nos états d'âme, de nos crédulités, de nos intérêts?

Mais se pose alors un problème: un tel théâtre longuement discursif, analytique, explicatif, textuel, est-il encore supportable aujourd'hui? Charles Tordjman apporte une réponse plus que positive à la question.

Créant «Vêtir ceux qui sont nus» en ce premier quart du vingt-et-unième siècle, une époque où l'on parle et réagit autrement, il n'a

pas hésité à élaguer un texte écrit un siècle plus tôt, tout en gardant la substance essentielle, dans le contenu et dans les mots pour le dire.

La pièce y a gagné en intensité, en force percussive. Dans un décor presque nu (de Vincent Tordjman), dépourvu de tout réalisme réducteur et aux éclairages révélateurs (Christian Pinaud), devenu lieu d'affrontement et d'effondrement, il a veillé à enchaîner les séquences dans un rythme aussi soutenu que fluide. Quant aux interprètes, il les a d'abord nettement caractérisés dans leurs apparences (grâce à Cidalia da Costa), donnant déjà à voir une part de ce qu'ils sont – ou plutôt, Pi-

randello oblige, de ce qu'ils ont l'air d'être.

Ses comédiens constituent une belle équipe, ce qui contribue évidemment au tempo et à l'intensité de la représentation. En Ersilia, Eugénie Anselin est fascinante d'identification à son personnage victime de tout ce que les autres croient ou veulent y trouver. Elle est tragédienne. Elsa Rauchs, dans la versatilité de ses points de vue, nous entraîne plutôt, et avec succès, dans le domaine de la comédie.

Jérôme Varanfrain trouve en son personnage de marin-fiancé aux grandes affirmations contradictoires et non dénuées de calcul, un rôle qui lui permet d'affirmer la maturité de son jeu. Olivier Cruveiller a toute la distance un peu ironique qui convient au personnage d'un écrivain qui comprend ce qui se joue, mais sans pouvoir quand même s'en abstraire. Philippe Crubézy est le consul Grotti, un personnage peu reluisant, multipliant les vérités successives par lesquelles il espère sauver ses apparences. Luc Schiltz est le journaliste aux aguets peu soucieux des catastrophes qu'il peut déclencher. Quant à Pauline Masson, elle est au service de tout cela: petite bonne dans la pièce, assistante efficace à sa mise en scène. Oui, une belle équipe.



Les comédiens constituent une belle équipe, ce qui contribue évidemment au tempo et à l'intensité de la représentation.

Au Théâtre des Capucins dimanche, à 17 heures, ainsi que les 14 et 15 mai, à 20 heures. Tickets tel. 47 08 95 1 et www.luxembourgticket.lu

11.05.2019